

Luis de Fátima Luque, O. P.

Sr PILAR F. BERDASCO

(1874-1898)

Première dirigée du P. Arintero

Soeur Pilar Fernández Berdasco,
O.P. (1874-1898)

Première dirigée du Père Arintero
par le P. Luis de Fátima Luque, O. P.
Vida Sobrenatural, Año 95, n° 699, pp. 205-222

En montant depuis Corias vers le célèbre sanctuaire del Acebo, par un chemin humide et caillouteux, sous l'ombre large des noyers et des châtaigniers, on arrive rapidement à une colline où se trouve une chapelle blanche consacrée à saint Antoine. Il s'agit de San Antonio de Curriellos : un village composé de dix maisons entourées d'arbres fruitiers, à un bon kilomètre de Cangas del Narcea.

C'est là que, la veille de Noël 1874, est venue au monde une âme qui allait être, un jour, très favorisée de Dieu : Pilar Fernández Berdasco. Ses parents, Joaquín et Manuela, étaient agriculteurs. Dans tous ces villages, à l'exception du maître d'école, du curé ou du médecin, s'il y en avait, tous étaient propriétaires ruraux. Chacun avait son pré, sa vache, etc. Tous vivaient de la terre. Parce qu'ils vivaient de la terre, ils savaient regarder le ciel, d'où leur venait tout bien, plus que les hommes des villes.

Ce couple était très chrétien. Comme l'étaient jadis les peuples d'Espagne. Don Joaquín, en particulier, laissa derrière lui une bonne réputation. On n'a pas encore oublié à quel point il était bon.

Ils eurent de nombreux enfants : María Pilar, Josefina, Constantino, José, Gabino et Ramón. Conscients de leurs devoirs parentaux, Joaquín et Manuela inculquèrent à leurs enfants les bons principes chrétiens. Tous, bien que par des chemins différents, ont rendu gloire à Dieu. Constantino, par exemple, a dirigé la paroisse de Merillés (Tineo).

Pilar était l'aînée et s'occupait de ses petits frères et sœurs. Elle aidait également son père dans les tâches agricoles.

Un jour, devenue religieuse, elle se souvint de ses premières années :

« Je ne pouvais guère me consacrer aux jeux propres aux enfants. Étant l'aînée, j'ai dû servir de nounou à mes frères et sœurs dès que j'ai eu la force de les porter. Souvent, je cédaï sous leur poids, mais je ne me plaignais pas... Je les aimais beaucoup et je me sacrifiais volontiers pour eux. Je leur apprenais à faire le signe de croix et à réciter toutes les prières que je connaissais et d'autres que, dans ce but, je m'efforçais d'apprendre ».

Après quoi elle ajouta ce commentaire savoureux :

« Si, pour les êtres que nous aimons, nous faisons avec tant de plaisir toutes sortes de sacrifices, au point que même les plus pénibles nous semblent doux et agréables, que ne devrions-nous pas faire pour Dieu notre Seigneur, qui nous aime d'un amour infini et nous a amenés dans ce paradis de la vie religieuse, nous retirant du monde, où tant de dangers mettent en péril notre salut ? Tout ce que la vie religieuse a de pénible, aussi pénible soit-il, nous devons le considérer comme rien afin de plaire à Dieu et d'obtenir des trésors spirituels pour le bien des âmes ».

Avant d'entrer au couvent, Pilar n'avait pratiquement pas d'histoire, du moins en apparence. On sait seulement qu'elle était très bonne. Dotée d'un fin instinct surnaturel, elle était docile comme de la cire vierge, à l'image de l'éducation que lui avaient inculquée ses parents. Elle fréquentait les sacrements au couvent des frères dominicains de Corias. Là, un confesseur, le père Inocencio García, cultiva sa vocation à la vie religieuse.

C'est de cette époque que remonte son intense dévotion à l'Eucharistie. Si son rêve le plus cher s'était réalisé, elle aurait été, comme un séraphin, en adoration perpétuelle, courbée et soumise comme un lys, comme une sentinelle mystique, devant ce Trésor. Seul un amour intense du devoir accompli la poussait, ne laissant Dieu que pour le rejoindre, à reporter ce plaisir saint, cette affection sacrée, cette dévotion cordiale, pour satisfaire aux strictes obligations que lui imposaient sa qualité de fille ou de sœur aînée ou de maîtresse de maison. Il y avait cependant alors un symptôme évident – ce sourire qui était le sien, ce visage calme, imperturbable ! – qui montrait qu'elle continuait à converser avec Jésus : c'était son recueillement habituel, son bon visage face à la tempête d'une réprimande ou d'une circonstance défavorable.

Ses dévotions d'alors et de toujours ? La Sainte Vierge, saint Dominique, saint Thomas... Et aussi saint Antoine de Padoue. Sa dévotion à ce saint n'était cependant pas, comme cela était parfois le cas chez certaines jeunes filles, un signe de frivolité ou même d'intrusion de la mode dans le domaine religieux¹. Saint Antoine est le saint patron de Curriellos. Nous avons déjà évoqué l'ermitage qui se trouve à ses environs – évocation d'un pèlerinage avec messe chantée, feux d'artifice et cornemuse le 13 juin. Dans cette chapelle, et grâce aux économies réalisées pendant son enfance par celle qui devint plus tard sœur Pilar, sont conservés deux tableaux des Saints Cœurs. Dans ce lieu saint et pittoresque, elle donnait rendez-vous à tous ses voisins, pendant le Carême, en mai et en

¹ NdT : Ceci peut surprendre le lecteur moderne. Cependant, la dévotion populaire avait en particulier fait de s. Antoine le saint à prier pour trouver un bon fiancé ou un bon mari, et sa dévotion donnait lieu à des fêtes où les jeunes filles pouvaient parfois rivaliser de coquetteries pour y parvenir. La dévotion à saint Antoine, en elle-même très profonde, culmina avec la proclamation de saint Antoine de Padoue comme docteur de l'Église par le pape Pie XII en 1946 (Lettre apostolique *Exulta, Lusitania felix*, 16 janvier 1946).

octobre, afin de prier ou de chanter avec eux le rosaire. À tout moment, elle s'y réunissait avec les petits pour accomplir parmi eux, avec une ardeur apostolique, un intense travail catéchétique.

Non seulement elle était pieuse, mais elle s'efforçait de rendre tout le monde pieux. Elle a particulièrement travaillé, en lui apportant de bons conseils et des paroles encourageantes, à la vocation sacerdotale de son frère Constantino. Elle lui a inculqué la dévotion à la Vierge et « elle me racontait de telles choses – dira le prêtre cité – que j'en restais stupéfait ». Pilar, pour acheter un tableau de Notre-Dame de Lourdes, obtint de son frère toutes ses économies – quinze centimes ! C'était un triomphe. « Et je les lui ai donnés en sentant que je me retrouvais sans capital ». La future religieuse avait déjà le don de l'éloquence persuasive lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu.

Il est regrettable que nous ne disposions pas davantage d'informations sur sa vie de petite fille pieuse et d'honnête jeune fille dans le monde. Cela est dû au manque de témoins dans ce milieu étroit d'un village de huit ou dix habitations. Il est vrai que la véritable histoire est celle que Dieu, parfois de manière invisible, écrit dans l'âme des siens, avec le Saint-Esprit pour plume.

Elle voulait être religieuse et comme elle ne pouvait pas payer sa dot - ses parents étaient pauvres et avaient une famille nombreuse - elle mit à profit ses qualités pour commencer à apprendre le solfège, afin de se préparer ainsi à devenir organiste. Ainsi, elle aurait plus de chances d'être admise. Elle en profita pour former à Curriellos une chorale aussi harmonieuse que possible, compte tenu des éléments dont elle disposait, ce qui contribua à magnifier la célébration du culte de Dieu. Son professeur de musique, Doña Adela Arango, de Cangas – qui devint plus tard salésienne à Oviedo –, malgré ses vertus, avait un caractère très fort. Pilar put le constater à plusieurs reprises par sa propre expérience. Pauvre élève à qui échappait un dièse ou un bémol ! Pilar, avec douceur, mit fin à la confrontation et finit par gagner l'amour et le respect de son professeur, qui eut la gentillesse de la préparer gratuitement, contribuant ainsi efficacement à la réalisation de son désir de devenir religieuse dominicaine dans le couvent très observant de l'Incarnation de Cangas.

Pendant ce temps, elle grandissait en âge, en grâce et en sagesse. En âge, car à la veille d'entrer au couvent, elle avait déjà vingt ans ; en grâce, car l'action de Notre Seigneur, à l'intérieur, et la vie, à l'extérieur, avaient façonné son esprit ; et en sagesse, car sa fréquentation assidue du couvent de Corias, où les messes, les sermons et les catéchèses étaient, selon ses propres mots, « très majestueux et solennels », lui avaient inculqué l'esprit dominicain. Un esprit joyeux et sérieux, optimiste et grave à la fois. Ainsi, sa spiritualité ne sera plus tard ni triste ni frivole.

ENTRÉE AU COUVENT

Le jour arriva enfin, marqué d'une petite pierre blanche dans sa vie, celui de son entrée au couvent. Elle dit adieu au petit monde qui l'entourait, et un beau jour de printemps, alors que tout était une explosion de vie, elle franchit librement et spontanément – que le monde le sache, lui qui compatit avec les religieux comme s'il s'agissait de captifs ! – les limites de la clôture.

La période d'attente, qui est aujourd'hui obligatoire avant de prendre l'habit, ce qu'on appelle juridiquement le « postulat », n'existait pas à l'époque. Les personnes connues et qui offraient aux supérieurs religieux de solides garanties de persévérance, ayant déjà prouvé leur aptitude et leur vocation par leur bonne conduite dans le monde, faisaient, sans formalités ni délais, la cérémonie de la prise d'habit.

Ce fut le cas de notre sœur. C'était le 5 mai 1895, en la fête de saint Pie V, grand saint dominicain, qui coïncidait cette année-là avec celle du Patronage de saint Joseph, très célébrée par nos religieuses. La cérémonie fut présidée par celui qui avait été jusqu'alors son confesseur, le déjà cité P. Inocencio, qui prononça un sermon de circonstance et posa à notre sœur les questions rituelles.

Elle reçut ensuite le saint habit. Une aurore de joie brilla au plus profond de son âme. Puis viendrait le lent martyre d'une vie entière – brève, mais bien remplie – d'obéissance stricte, de renoncement à la nature. Mais pour l'instant, c'était un avant-goût du paradis. Comme le grand poète l'a dit de lui-même, Pilar, alors, « (...) avait vingt ans et une étoile dans la main (...) ».

Elle commença son année d'apprentissage spirituel sous la direction de la Mère Asunción Blanco Flórez-Valdés, âme très attachée à la vie de prière. Sœur Pilar ressentait – heureuse d'elle-même – « la faim et la soif de justice » (Mt 5,6), un profond désir de sainteté, et souhaitait ardemment être instruite afin de mettre en pratique tout ce qui pouvait la conduire rapidement vers Dieu. Douce, aimable et sympathique – dans le meilleur sens du terme – elle attirait le cœur de tous. Elle était le miroir de l'observance et *vivait* les leçons reçues des livres ou des personnes. Plus que la science, elle acquérait la sagesse et l'expérience personnelle des choses divines.

Elle s'est immolée. Comme dans un sacrifice d'holocauste, elle a tout offert au Seigneur. Et grâce à un instinct subtil qui lui venait d'En-Haut – la Pentecôte de l'amour – elle a commencé à *comprendre* beaucoup de choses.

Ces vérités profondes de la vie spirituelle, qui, si on ne les vit pas, semblent être des paradoxes, lui sont apparues clairement – épiphanie de lumière ! « *Goûtez et voyez !* » (Ps 33, 9). « Et seul celui qui reçoit le don le connaît » (Ap 2, 17).

Il lui fut donné de comprendre quelque chose des attributs de Dieu. Elle, l'ancienne petite fille de Curriellos, grâce à ces lumières, se sentit de plus en plus encouragée à suivre Jésus, qui est « *le Chemin, la Vérité et la Vie* » (Jn 14, 6).

Elle fit son noviciat seule, à l'exception des premières semaines ou des premiers jours, ce qui lui permit d'avoir plus d'intimité avec sa mère supérieure, qui pouvait lui consacrer toute son attention, sans réserve. En retour, la novice ne voyait pas en sa supérieure une *ennemie* – ou une policière – dont il fallait se méfier, mais plutôt un guide. Il est vrai que la révérende mère Asunción était plus une mère qu'une *révérende*.

Cette religieuse était en mauvaise santé. Une affection de la gorge faisait souffrir la pauvre femme en permanence. De sa propre initiative, sœur Pilar se proposa d'être son infirmière. Chaque soir, une fois la maîtresse des novices couchée, la novice lui frictionnait la gorge avec une certaine pommade. Cela vint aux oreilles de la mère supérieure qui,

quelque peu alarmée, soumit le cas à l'examen du médecin. Le diagnostic de celui-ci fut que la mère maîtresse souffrait d'une tuberculose du larynx.

C'est alors que sœur Asunción fut remplacée par une sainte femme – lumière de la communauté – qui s'appelait sœur Filomena Vallín (décédée en 1935), qui eut ensuite une grande influence sur l'évolution spirituelle de notre novice.

Ce changement fut d'abord un coup dur pour elle sur le plan sentimental. C'est ce qu'elle affirma plus tard, en toute confidentialité.

La période de probation se déroula paisiblement, dans le respect de la règle. Le Saint-Esprit, sculpteur des âmes, modela – chaque coup de son burin est une caresse de la grâce divine – cet esprit simple, dépourvu de toute complexité et de toute duplicité. Le programme de vie de sœur Pilar consistait à mettre en pratique le tableau de répartition du temps et du travail de la sainte demeure dans laquelle elle vivait. De la cellule au chœur, du chœur à la salle de travail, de l'atelier au potager... Ainsi, en enchaînant les occupations et les lieux dans un cercle de paix et de bonheur familial, elle passait son existence en compagnie de ses sœurs, toutes si agréables à Dieu.

Cependant, dans ce ciel de sa vie tranquille, apparut soudain un nuage.

Habituée à la prière et habituée au sacrifice, Dieu lui en demanda un, très coûteux d'ailleurs : la rumeur circula parmi les religieuses que sœur Pilar ne prononcerait peut-être pas ses vœux. Elle était malade. Très grande et mince, pâle, décharnée, c'est ainsi qu'elle apparaissait. De plus, on doutait, à tort ou à raison, de ses compétences en tant qu'organiste.

Quand elle l'apprit, elle ressentit une véritable consternation à la seule idée de devoir quitter la maison du Seigneur. Mais, âme supérieure, confiante dans la Providence aimante de Celui qui l'avait appelée à la vie religieuse, elle resta sereine. « Entre tes mains... » (Lc 23,46 ; Ps 30,6).

Tout s'arrangea rapidement. L'organiste de Corias, à la demande des religieuses, soumit sœur Pilar à un examen et la trouva suffisamment préparée pour bien remplir sa mission. « Dieu m'a aidée, dit-elle ensuite : j'étais très sereine pour jouer. De plus, j'ai tout de suite remarqué la bonne volonté de l'organiste, qui avait à cœur de me favoriser ».

Son état de santé précaire ne fut pas non plus un obstacle. Le P. Inocencio García, son ancien confesseur, rendit spontanément visite aux religieuses et les convainquit qu'elles devaient admettre sœur Pilar à la profession. Les religieuses votèrent en sa faveur, suivant le conseil de ce Père, mais surtout parce qu'elles étaient séduites par la novice. Cependant, en ce qui concerne la santé précaire de sœur Pilar, les religieuses avaient certainement raison.

Il va sans dire qu'elle était heureuse et reconnaissante envers le Dieu de toute miséricorde et de consolation. Ainsi, elle s'engagea résolument sur le chemin étroit de la perfection, en passant d'abord par le tunnel des saints exercices de retraite spirituelle.

LA RENCONTRE DU PÈRE JUAN GONZÁLEZ ARINTERO

Pour ce parcours difficile, le Seigneur lui donna un bon guide : le P. Arintero, qui venait d'être nommé confesseur ordinaire de la communauté, fonction qu'il exerça pendant la période 1895-1898.

À l'époque, le Père Arintero, âgé de 35 ans, et tout juste arrivé du couvent de Vergara, était spécialiste en sciences naturelles et professeur de mathématiques, mais il n'était pas encore « mystique ». Il le devint plus tard et fonda ainsi, en 1921, la revue *La Vida Sobrenatural* (La Vie surnaturelle).

Comme cause occasionnelle de la pensée mystique du P. Arintero, Dieu mit sur son chemin sœur Pilar. Cette âme – peut-être pas aussi grande que d'autres dont les vies allaient plus tard coïncider, par sainte interférence, avec la sienne – fut pour lui l'initiation, le premier cas qui lui ouvrit les yeux et le poussa à étudier la mystique. C'est alors qu'il prit conscience de sa propre vocation à être père d'âmes en entrevoyant les merveilleuses perspectives du royaume de la grâce, après avoir admiré les prodiges du Dieu de la nature.

Ainsi, la faveur, l'édification et le bénéfice furent réciproques entre eux. Il fut un guide pour elle ; elle fut un éveil pour lui. Chacun fut la voix et le miroir de Dieu pour l'autre. Ainsi, les deux âmes se soutinrent mutuellement sur les chemins spirituels.

Sœur Pilar éprouva pendant les exercices de la retraite un grand désir : « *l'envie de mourir pour aller au ciel* », comme elle le dira plus tard. Elle était toute enflammée. Elle n'eut aucun secret pour le P. Juan. Son âme était devenue transparente pour lui.

Comme piliers de sa future sainteté, elle s'efforça d'ancrer profondément, sur des fondations d'humilité, certains projets de vie. Quels furent-ils ? On ne le sait pas. Mais ils portèrent leurs fruits sous forme de prière, de recueillement, d'une sainte horreur de toute faute – et plus encore de tout manquement ou imperfection – délibérée.

Sœur Pilar continua à progresser de clarté en clarté et, le 25 mai 1896 – date dorée de sa brève vie religieuse – elle fit sa profession, par les saints vœux, entre les mains de la prieure, qui était alors sœur Encarnación Gafo.

Elle fut très reconnaissante à la communauté pour cette faveur remarquable : « Malgré ma vacuité, elles m'ont accordé la grâce très singulière de la profession. Dorénavant, je me considérerai comme appartenant exclusivement à Dieu et à la communauté et, par conséquent, je ne chercherai rien pour moi-même ».

SŒUR PILAR TOMBE GRAVEMENT MALADE

Elle s'est donnée à Dieu, non pas à moitié, mais entièrement, et elle a ainsi reçu des compensations divines. À sa générosité correspondit toujours, et largement, celle du Bien-Aimé. Aussitôt, Celui-ci lui offrit le plus beau de ses bijoux : la croix. Un mois plus tard, un soir, dans le réfectoire, alors qu'elle chantait le *Miserere* – action de grâce après le dîner –, le premier vomissement de sang annonça clairement la tuberculose (la maladie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus !).

Elle dut alors vivre, de manière anormale, en marge de la communauté, ce qui est un terrible tourment pour les âmes observantes. Elle fut mise au régime. Un sourire héroïque camouflait sa profonde douleur. Elle rendait hommage – le visage joyeux – à la Divine Volonté, qui se manifestait à elle dans la croix de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant. Et elle s'efforça de se sanctifier de plus en plus – exemple et encouragement pour les paresseux – à l'occasion de sa maladie. Une maladie qui, inexorablement, réduisait ses espoirs, annonçant, à court terme, une issue fatale, mais sans entamer la force de son esprit.

Son visage impassible ne laissait pas transparaître l'énorme combat que menait son esprit : « Cette maladie, dit-elle, semble à première vue ne causer aucune souffrance, mais c'est tout le contraire, car elle provoque un tel malaise et une telle nervosité qu'on a l'impression qu'elle va détruire tout ce qui se présente devant elle ».

Pendant deux ans – on ne lui accorda pas plus de temps – sa vie se déroula ainsi, avec de légères interruptions de soulagement. De temps en temps, les vomissements de sang lui rappelaient, comme un avertissement tragique, le processus inexorable de la maladie :

« J'ai peut-être attrapé cette maladie auprès de la maîtresse des novices – soupçonnait sœur Pilar. Quand je lui faisais des frictions, je remarquais qu'elle aspirait son souffle, et cela est mauvais, d'après ce que j'ai compris ».

Cependant, elle ne disait pas cela pour se plaindre, mais pour prévenir ses sœurs d'une éventuelle contagion si elles travaillaient avec elle :

« Essayez de toujours rester à une certaine distance de moi, au cas où. Quand Dieu envoie la maladie, nous devons l'accepter avec une sainte résignation et même avec joie ; mais nous ne devons pas la rechercher ni nous exposer au risque de la contracter, sauf pour exercer la charité ».

Elle se consacra pleinement à la vie d'oraison. Sa croix fut un stimulant pour lui faire désirer de converser avec Dieu. Elle restait dans une attitude modeste, comme un ange plein de révérence devant la Divine Majesté. On peut dire que sa « présence de Dieu » était ininterrompue. Selon les paroles de Notre Seigneur : « *Là où est ton trésor, là est ton cœur* » (Mt 6,21). Ainsi, sœur Pilar dialoguait à tout moment avec l'Hôte divin. Ses tâches domestiques ne la dissipaient pas. Elle avait les mains de Marthe et le cœur amoureux de Marie (cf. Lc 10, 38-42).

Son incapacité à exprimer ses sentiments – ineffables – la rendait parfois troublée et larmoyante : « Que vous arrive-t-il, sœur Pilar ? » lui demandaient ses sœurs. Ce à quoi elle répondait : « C'est que je ne sais pas dire au Père Juan ce qui m'arrive dans la prière. Comme il est si charitable, il m'encourage et me dit de ne pas m'inquiéter, de lui dire comme je peux et comme cela m'est le plus facile. Priez beaucoup pour moi ».

Sur prescription médicale, elle devait parfois rester alitée. Elle profitait alors de cette trêve dans le travail physique pour approfondir son abandon à Dieu. Elle pouvait alors dire, comme le mystique : « mon seul exercice est d'aimer ».

Son sérieux, lorsqu'elle considérait l'importance de la vie, n'était pas une mélancolie spirituelle. Elle était joyeuse, profonde et saintement joyeuse. Taciturne parfois – la douleur rend tout le monde réfléchi –, mais toujours aimable.

Son bonheur était extrême lors de l'Exposition du Saint-Sacrement, en déversant devant le Divin Trône les meilleures ferveurs de son âme. L'Eucharistie et la Passion – c'est-à-dire le Christ et sa vie – étaient le thème habituel de ses introversions mystiques.

Selon le témoignage d'une dame – qui était une amie intime de sœur Pilar –, un Vendredi Saint, alors qu'elle était encore laïque, elle passa toute la nuit éveillée. Quand on lui conseilla de se reposer un peu, elle répondit : « Ce n'est pas un jour pour se reposer, mais pour prier et tenir compagnie à Notre Seigneur et à la Sainte Vierge dans leur solitude ».

Elle n'a jamais enfreint la sainte loi du silence. Elle n'était pas revêche. Elle passait la récréation dans une joyeuse insouciance, ponctuant la conversation de quelques blagues, toujours de bon goût. Mais dès que la cloche sonnait – voix de Dieu –, sœur Pilar redevenait sainte et muette. Ce n'était que pour des raisons de charité ou de nécessité qu'elle rompait ce silence. Et parfois, lorsqu'on lui posait une question, elle répondait par un geste. C'est ce qu'elle fit, à une certaine occasion, envers une novice. Celle-ci, étonnée, car ce n'était pas le moment du profond silence, lui demanda : « Pourquoi ne me répondez-vous pas avec des mots ? ». Sœur Pilar, avec douceur, lui répondit :

« Il m'a semblé suffisant de répondre par des signes et, aussi, parce que le Père (Arintero) me dit que, puisque je ne peux pas réciter l'Office divin, en raison de ma faiblesse, je dois m'efforcer de parler le moins possible et de rester recueillie, en conversant intérieurement avec Dieu ».

Il est clair que sa constitution fragile l'empêchait de faire des pénitences excessives ; elle pratiquait donc de préférence, la mortification intérieure. Ceux qui l'ont côtoyée disent « qu'on ne savait jamais quand quelque chose lui plaisait ou lui déplaisait ». Elle mangeait sans appétit, sans montrer de dégoût sensible, même si cela lui coûtait beaucoup. Elle souffrait de grandes douleurs et ne le laissait pas paraître. Elle était si faible que, lors des grandes solennités, pour qu'elle puisse jouer de l'harmonium dans le chœur, il fallait la porter sur une civière et qu'une autre sœur actionne les pédales, car elle se sentait incapable de faire cet effort. Elle supportait alors ses douleurs avec bonne humeur, heureuse de rendre service, mais elle souffrait du travail que cela occasionnait aux autres. Voici ce que fut sa plainte :

« La communauté a eu très peu de chance avec moi. Mais c'était la volonté de Dieu. J'ai vu très clairement que le Seigneur me voulait ici. Il m'a soutenue jusqu'à ce que je prononce mes vœux et que je puisse porter tout le poids de l'Observance, sans dispense, y compris le jeûne au pain et à l'eau le Vendredi Saint – peu avant ma profession –, où j'ai fait la lecture au réfectoire et trois méditations, et j'ai tout fait sans difficulté car Il m'aidait ».

Sœur Pilar ne se laissa cependant pas décourager par son échec. De son mauvais état de santé, elle tira des trésors de résignation et le mérite d'une grande conformité au bon plaisir divin :

« Maintenant, je n'ai plus qu'à penser à me sanctifier, car c'est ce que Dieu veut ».

Des perspectives d'espoirs surnaturels s'offrirent à elle :

« Je suis très heureuse car je vais vivre peu de temps et bientôt je partirai au ciel. C'est pourquoi le Père Arinterro ne veut pas que je perde un seul instant. Il souhaite que le Seigneur me trouve vigilante et avec la lampe bien remplie d'huile (cf. Mt 25, 1-13) ».

D'autres fois, elle louait la charité du Père Juan :

« Que ce Père est bon ! Il ne se soucie pas seulement de l'esprit, mais aussi de la santé, et il veille, entre autres, à me faire parler doucement pour que je n'aie pas à faire d'efforts, ce qui lui demande beaucoup plus d'efforts pour m'entendre ».

En tant que directeur spirituel, le Père Juan eut toujours la phobie du « chemin rampant », c'est pourquoi il l'a immédiatement poussée sur le chemin étroit. Et son âme s'est rapidement ancrée dans le jardin intérieur. Dans le verger scellé. Dans la tour d'ivoire du recueillement parfait. Le Divin Esprit trouva en elle une créature docile, et son souffle fécond et vital sema dans son cœur les germes du bonheur éternel. Très fidèle à la grâce, elle sut écouter la Vérité qui parle à l'intérieur, sans le bruit des mots. « *Écouter*, a dit un grand poète, *c'est le premier moment de la réponse* ».

Mais elle ne somnolait pas toujours à l'ombre d'oliviers mystiques. Elle subit également le choc furieux de la tentation. De temps en temps, des vagues venaient de l'extérieur et se brisaient sur la falaise où elle – au centre de son âme – veillait, impassible, allumant son phare, attendant avec optimisme un avenir glorieux.

Ces combats intérieurs transparaissaient à peine : « Sœur Pilar – dit une novice au tempérament agité qui était la vivacité même –, vous êtes bien heureuse avec votre façon d'être [si douce et paisible]. Croyez-moi, je vous envie. Comme je donnerais cher pour être comme vous ! ». L'humble sœur Pilar répondit rapidement et avec ingéniosité :

« Ne soyez pas triste. Nous devons toutes les deux travailler. À un cheval lent et paresseux, il faut donner un coup d'éperon pour qu'il avance ; au cheval fougueux, en revanche, il faut tirer sur les rênes pour qu'il n'aille pas plus vite que nécessaire. Comme vous le voyez, nous devons toutes les deux lutter pour devenir ce que Dieu veut que nous soyons ».

Devenir ce que Dieu veut que nous soyons ! Quel beau et synthétique programme de sanctification ! Répondre, avec notre coopération, à ses desseins éternels.

« Je vais bientôt mourir », avait assuré sœur Pilar. Bravade ? Prophétie ?

Elle avait perdu l'appétit. Une religieuse lui avait proposé de demander un changement de régime alimentaire. Mais elle ne voulut pas demander un tel luxe à la mère supérieure : « On prend très bien soin de moi. Je n'ai besoin de rien... Si j'étais chez mes parents, je serais plus mal. Ils ne pourraient pas me donner autant qu'ici. Les pauvres doivent travailler dur et mal manger pour s'en sortir ».

Notre malade resta ainsi résignée.

ET VINT L'HEURE DU DÉPART

Un jour, le 29 juin 1898, fête de saint Pierre, portier du Ciel, une douleur soudaine et très aiguë au côté fut le messenger, le héraut mystique, qui lui annonça la visite de l'Époux, comme le dit l'Apocalypse : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui » (Ap 3,20). « Voici, je viens bientôt » (Ap 3,11).

Les religieuses se trouvaient symboliquement à l'ombre d'un laurier – symbole de triomphe – pendant la récréation de midi. « Ce ne sera qu'une question de temps », pensèrent-elles. Mais non. Sœur Pilar dut être emmenée, fiévreuse, à son lit. Le médecin, appelé en urgence, se montra très pessimiste après un examen approfondi de la malade. Le cas était désespéré. Alors, l'aumônier – le Père Manuel Flórez Sierra – lui administra les saints Sacrements. En raison de la précipitation des événements, il renonça à se rendre à Corias – à deux kilomètres de là et la nuit étant déjà tombée – pour aller chercher le P. Arintero, bien que sœur Pilar ait beaucoup souhaité être assistée par son père spirituel dans ces circonstances : « Elle soupirait pour l'avoir à ses côtés à ce moment-là », déclara une religieuse. Ce fut sans aucun doute cette absence involontaire de son guide qui fut sa dernière croix.

Sans agonie pénible, comme une fleur qui, au crépuscule de l'été, referme sa corolle de beaux pétales, jusqu'à l'aube suivante où elle sourira à nouveau à la lumière, ainsi sœur Pilar, avant l'âge de 24 ans, ferma ses yeux mystiques au défilé des choses éphémères, pour les ouvrir, grands ouvertes, définitivement éclairés, dans le royaume des essences immuables.

Et comme un dernier écho des sons de la terre, confondus avec le prélude d'un motet d'anges, les petites religieuses – blanches, blanches, blanches – chantaient : « *Salve Regina, Mater Misericordiæ...* ».

FRAY LUIS DE FÁTIMA LUQUE, O.P.
Salamanque (Espagne)